

ou de présomptions, qui peuvent bien avoir quelque valeur, sous de certaines conditions rigoureusement définies, mais dont je crains que l'on n'ait étrangement abusé depuis quelques années ; et je ne demanderai pas la démonstration de la réalité du besoin de croire à ceux qu'on a nommés, d'un nom que je trouve très heureux, " les décadents du christianisme ". Vous les connaissez, ces poètes et ces romanciers, ces auteurs dramatiques aussi, qui ne semblent avoir cherché dans la religion qu'un " frisson nouveau ", c'est-à-dire, en bon français, des sensations nouvelles et des jouissances inédites. J'ai entendu parler, en ma jeunesse, du catholicisme de Baudelaire, et peu s'en faut que, de nos jours, on n'ait transformé en une espèce de saint le bizarre personnage qui s'appelait lui-même " le pauvre Lelian ". Le catholicisme du premier ne consistait que dans l'odieux mélange qu'il faisait des termes de la mysticité avec les peintures du vice ou de la débauche, mais les repentirs du second ne lui servaient qu'à trouver dans la rechute une volupté plus âpre et plus perverse. Et en vérité, si le besoin de croire ne s'établissait que par de semblables exemples, c'est d'un tout autre nom qu'il nous faudrait le qualifier. Car la raison n'est pas la raison de la croyance, et même, nous le verrons, c'est plutôt la croyance qui serait la raison de la raison ; mais il ne saurait cependant y avoir de croyance digne de ce nom que dans un être raisonnable ; et la foi ne peut pas être une forme de la sensualité. C'est ce que l'on oublie trop quand on parle des " décadents du christianisme " ; et puisque je rencontrais cette équivoque en mon chemin, je ne pouvais pas négliger de la dissiper.

Mais où je trouve la preuve du besoin de croire, c'est dans un autre phénomène, d'une bien autre importance, et dont on peut dire sans exagération que, dans le siècle où nous sommes, il est devenu le caractère essentiel de l'incrédulité ; et ce phénomène, le voici. Quiconque en notre temps a secoué l'autorité de la croyance légitime, ce n'est pas un incroyant que nous l'avons vu devenir — et bien moins encore un libre penseur, un penseur libre et indépendant, — mais c'est un anticroyant, pour ne pas dire un fanatique ; et pas une doctrine en nos jours n'a momentanément triomphé de la religion qu'en se donnant à elle-même l'apparence d'une religion. Les exemples en seraient innombrables ; car de quoi et de qui ce siècle finissant ne s'est-il pas fait une idole ? Il s'en est fait une de la science, et il s'en est fait une du progrès ; on l'a vu se faire une religion de l'art, et on l'a vu s'en faire une de la démocratie. Rappelez-vous les vers sonores, magnifiques, et quelque peu inintelligibles d'Hugo :

Oui, c'est un prêtre que Socrate,
 Oui, c'est un prêtre que Caton ;
 Quand Juvénal fuit Rome ingrate,
 Nul sceptre ne vaut son bâton.
 Ce sont des prêtres, les Tyrtées,
 Les Solons aux lois respectées,
 Les Platons et les Raphaels !
 Fronts d'inspirés, d'esprits, d'arbitres,
 Plus resplendissants que les mitres
 Dans l'auréole des Noëls !